NOTICE

SUR

LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE

M. LE DOCTEUR BOUDIN.

NOTICE

SUR LES

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE

M. LE DOCTEUR BOUDIN

PAR

M. LE DOCTEUR F. DE RANSE

Rédacteur en chef de la GAZETTE MÉDICALE, membre de la Société d'anthropologie, etc.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS,
année 1867.

PARIS

IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce.

RUE RACINE, 26.

1867

NOTICE

SUR LES

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE

M. LE DOCTEUR BOUDIN.

En annonçant, il y a quelques semaines, la mort de M. Boudin, nous nous sommes engagé à rappeler les titres qu'il a laissés à la considération et aux regrets du monde savant. Nous n'avons pas l'intention de raconter ici la vie si bien remplie de notre regretté confrère; nous ne pourrons non plus nous appesantir sur chacune de ses œuvres : les documents et l'espace nous font défaut. Ce travail, d'ailleurs, sera fait ultérieurement d'une manière complète et par une plume plus autorisée que la nôtre (1). Nous voulons simplement, dans un journal auquel M. Boudin a collaboré, lui donner un témoignage de profond regret et de souvenir; nous voulons, en parcourant rapidement ses principaux travaux, marquer la place distinguée qu'il avait conquise parmi les maîtres de la science; nous voulons enfin payer un tribut particulier de reconnaissance à l'homme qui a bien voulu jusqu'au dernier moment nous aider de ses conseils et nous honorer de son amitié.

M. Boudin a consacré sa vie tout entière au travail. Doué d'une ac-

(1) M. le docteur Périer, ancien médecin en chef de l'hôtel des Invalides, doit lire, dans la prochaine séance annuelle de la Société d'anthropologie, l'éloge de M. Boudin, dont il était l'ami depuis de longues années.

tivité d'esprit remarquable, connaissant plusieurs langues, entretenant des relations avec des savants de toutes les parties du monde, il ne pouvait rester étranger à aucune question scientifique ayant quelque importance; aussi la quantité et la variété des notes qu'il a recueillies sont véritablement prodigieuses. Les jours de souffrance n'étaient pas pour lui des jours de repos intellectuel; son esprit ne savait s'acclimater à l'inaction, et l'on peut dire qu'il n'a cessé de travailler qu'en cessant de vivre. En effet, le jour même où il est mort, nous avions rendez-vous chez lui avec M. le docteur Bertillon pour nous occuper de dresser un questionnaire de statistique anthropologique, et il devait nous remettre plusieurs mémoires qu'il venait de terminer et qu'il destinait, les uns à être lus en son nom devant la Société d'anthropologie, les autres à paraître dans la GAZETTE MÉDICALE. La veille au soir seulement, bien qu'il eût perdu depuis plusieurs jours le peu de forces qui lui restaient, il nous écrivait que l'état de sa santé ne lui permettait pas de nous recevoir, et il nous donnait rendez-vous pour plus tard : ce plus tard devait être pour lui l'éternité.

M. Boudin n'a pas été seulement un homme de science; entré de bonne heure dans les hôpitaux militaires, il a toujours été à la tête d'un service de malades; il a donc pu se livrer à l'observation pratique et il a su mettre à profit le champ d'études qu'il a eu ainsi constamment à sa disposition. Ailleurs, dans les sociétés savantes ou dans les recueils périodiques, il a eu souvent à lutter pour défendre et propager ses opinions. Nous avons donc à examiner en lui l'écrivain, le praticien, le polémiste. Nous commencerons par l'écrivain, l'homme de science.

Presque tous les auteurs, même ceux qui ont le plus produit, ont une œuvre de prédilection à laquelle ils ont consacré le plus de soins, le plus de temps, le plus de talent, et qui constitue ainsi leur titre le plus puissant à l'estime de leurs contemporains et aux suffrages de la postérité; cette œuvre de choix et de mérite, parmi celles de M. Boudin, est sans contredit sa *Géographie médicale*. On le retrouve là tout entier, ardent à rechercher la vérité, rassemblant des documents innombrables, usant largement de la méthode qu'il a adoptée et suivie dans toutes ses recherches, la méthode numérique, et montrant l'étendue de ses vastes connaissances, soit qu'il ait des excursions à faire dans le domaine des sciences physiques ou naturelles, soit qu'il parcoure les différentes branches des sciences médicales.

Aucun livre, avant lui, n'avait paru en France sur un pareil sujet; si donc on peut dire encore, avec M. Bergeron, que la géographie médicale est à peine ébauchée, il faut reconnaître que ce que nous en savons est dû à M. Boudin, et qu'il restera le véritable fondateur en France de cette science qui confine à la fois aux sciences physiques, à la médecine, à l'économie sociale et politique, et dont on commence à comprendre de nos jours la haute importance.

Le cadre du livre de M. Boudin est tellement étendu, que nous ne saurions entreprendre d'en présenter ici l'analyse ; cette analyse, d'ailleurs, a été déjà faite dans la GAZETTE MÉDICALE (année 1857). Nous devrons nous borner à mentionner les grands faits généraux qu'il contient, et plus spécialement encore ceux qui constituent des données nouvelles introduites dans la science.

Et d'abord il n'est pas sans intérêt de savoir comment notre confrère entendait le programme du nouveau sujet qu'il devait traiter. « L'homme, dit-il au commencement de son introduction, ne naît, ne vit, ne souffre, ne meurt pas d'une manière identique sur tous les points de la terre. Naissance, vie, maladie et mort, tout change avec le climat et le sol, tout se modifie avec la race et la nationalité. Ces manifestations variées de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, ces changements incessants dans l'espace et selon l'origine des hommes, constituent l'objet spécial de la géographie médicale. Son domaine embrasse la météorologie et la géographie physique, les lois statistiques de la population, la pathologie comparée des races, la distribution géographique et les migrations des maladies. De même que la géographie physique et politique, la géographie médicale a recours à la statistique, qui n'est que l'application du nombre à la constatation et à la comparaison des faits. »

Ces quelques lignes résument parfaitement le plan de l'ouvrage et la méthode suivie par l'auteur.

En donnant des notions très-précises sur le système solaire et la constitution physique du globe, et en parcourant le champ de la météorologie, M. Boudin s'est attaché spécialement à montrer l'influence des milieux sur l'homme; c'est à ce point de vue que, dans autant de chapitres, il a étudié successivement le sol, les eaux, l'air atmosphérique, la distribution des végétaux et des animaux, la température, l'électricité, la lumière. Nous ne relèverons de ces nombreuses pages que ce qui se rattache immédiatement au point de vue que nous venons de signaler.

L'action des milieux ne s'exerce pas seulement sous le rapport physique, mais sous le rapport moral et social; on en trouve immédiatement, dans l'influence du sol, une preuve que M. Boudin, après Cicérou, Cuvier, Werner et bien d'autres, a parfaitement fait ressortir en montrant, par des exemples, la relation qui existe entre la constitution du sol d'un canton, les mœurs et le degré d'aisance et d'instruction de ses habitants. « De la plus ou moins grande abondance de minéraux dans chaque lieu, dit-il, du plus ou moins de facilité qu'on trouve à se les procurer, dépendent souvent les progrès dans la civilisation, tous les détails des habitudes des peuples. » Plus loin, en indiquant les conditions nécessaires à la fondation et à la prospérité des grandes villes, il exprime en d'autres termes la même idée : « Il en est, dit-il, des grandes villes comme de ces arbres qui ne se développent que dans des terrains d'une qualité particulière. Les grandes villes ne croissent pas partout; elles ne sont point indépendantes du sol sur lequel elles reposent; elles y pompent une partie de leur nourriture, et la substance minérale qu'elles y prennent n'est pas moins indispensable à leur existence que la séve qui se met en jeu dans l'organisation végétale. »

La nature du sol, indépendamment de la flore et de la faune qui lui sont propres, et des autres conditions qui constituent le climat, paraît aussi influer sur le développement de certaines affections et sur la marche de quelques maladies épidémiques. M. Boudin rappelle à ce sujet qu'aux Antilles les fièvres intermittentes sévissent plus dans les îles calcaires que dans les îles vocaniques; que les affections calculeuses ont été notées plus fréquentes par plusieurs observateurs sur les terrains calcaires modernes; que le goître et le crétinisme, bien que se développant en général d'une manière inégale, paraissent cependant, dans plusieurs contrées, coïncider avec la présence de terrains calcaires métamorphisés par la magnésie (Alpes, Pyrénées), ou de terrains argileux (Savoie); que l'épidémie de suette miliaire qui a régné en 1821 dans les départements de l'Oise et de Seine-et-Oise s'est cantonnée dans les vallées formées par des terrains bourbeux, et que celle qui a sévi dans la Dordogne en 1842 s'est montrée manifestement liée au terrain crayeux; que dans ses apparitions successives en Europe le choléra a paru affecter une préférence pour les terrains tertiaires et d'alluvion, et s'éloigner au contraire des terrains anciens, etc., etc.

Beaucoup des données précédentes sont sans doute contestables;

mais le fait général qui en ressort ne saurait être nié, et il constitue un objet d'études des plus importants au point de vue de l'hygiène sociale : c'est à ce titre que nous l'avons relevé.

Dans les chapitres relatifs à l'hydrologie médicale, à l'air atmosphérique, aux hydrométéores, aux climats, M. Boudin traite les questions les plus importantes de l'hygiène concernant les *circumfusa*, questions pour lesquelles, dans nos livres classiques mêmes, il fait autorité. Nous ne relèverons ici que quelques points qui nous paraissent d'une grande importance. L'un de ces points est relatif à l'influence des lieux élevés sur l'état sanitaire et sur la manifestation de quelques maladies. M. Boudin démontre par plusieurs statistiques la vérité de cette proposition qu'il a lui-même formulée : « Dans un grand nombre de circonstances, l'habitation des lieux élevés est le plus puissant des moyens auxquels il soit donné à l'homme de recourir pour se garantir contre l'action des maladies endémiques ou épidémiques. » Notre confrère a consacré plusieurs travaux au développement de cette idée, dont une belle application a été faite par les médecins anglais dans la province de Madras. Au lieu d'évacuer les malades en Europe ou au cap de Bonne-Espérance, ils ont créé pour les recevoir des ambulances sur les monts Neilgherries qui s'élèvent en amphithéâtre à 2,000 et 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur, les conditions météorologiques sont meilleures dans la province de Madras qu'en Angleterre. Nous ne pouvons quitter ce sujet sans rappeler la décroissance du choléra notée à Londres, en 1849, avec l'élévation au-dessus du niveau de la Tamise. Dans les quartiers situés à 20 pieds au-dessus de ce niveau, la mortalité a été de 102 décès sur 10,000 habitants; elle n'a été que de 6 décès dans le quartiers élevés de 340 à 360 pieds au-dessus de la Tamise : entre ces deux extrêmes la progression est graduellement décroissante. Un travail analogue a-t-il été fait dans les dernières épidémies qui ont sévi sur notre capitale? Nous n'en avons pas connaissance. On a bien étudié la répartition de l'épidémie par arrondissements en tenant compte de la qualité des eaux, de la densité de la population, de la salubrité des logements, du degré d'aisance des habitants, etc. Nous ne savons si on a fait cette étude au point de vue que nous signalons, et dont il n'est pas besoin de démontrer l'intérêt.

Un autre point très-important d'hygiène publique est relatif à l'action des forêts et aux effets des déboisements. « Si l'on défriche une forêt

à sous-sol imperméable sans la cultiver, dit M. Boudin, la terre n'offre plus qu'un accès difficile aux eaux pluviales; d'un autre côté, celles-ci ne trouvant plus d'issue pour s'échapper par les feuilles des arbres, restent en grande partie dans les réservoirs inférieurs et contribuent, avec les eaux qui se trouvent sur le sol, à rendre le pays marécageux. C'est ce qui est arrivé à la Sologne, à la Brenne, à la Bresse, à la Dombes, à la suite de grands déboisements. »

A l'occasion de la distribution géographique des végétaux, en particulier de ceux qui servent à l'alimentation de l'homme, M. Boudin, en s'inspirant des travaux de M. Moreau de Jonnès, aborde de grands problèmes d'économie sociale. Il montre, par exemple, que la culture des céréales est loin d'avoir suivi en France les progrès de la population, puisque la surface cultivée est à peu près la même aujourd'hui que sous Louis XV, lorsqu'il y avait treize millions d'habitants de moins à nourrir. En tenant compte d'autres végétaux alimentaires, tels que la pomme de terre et les légumes secs qui n'étaient pas en usage autrefois, on trouve que de nos jours la quote-part de terre cultivée en plantes alimentaires n'est que de 45 ares par habitant, tandis qu'au commencement du siècle dernier elle était de 60 ou 64 ares. Malgré cette situation, les années de disette sont devenues moins fréquentes et moins désastreuses, ce que M. Boudin attribue à la consommation d'une plus grande quantité de viande. Tous les effets n'en sont pas cependant encore conjurés; ils retentissent d'une manière frappante sur l'état général de la population. Ainsi l'année 1847, qui a été signalée par une cherté excessive du blé, a donné, comparativement à l'année précédente, un excédant de décès (24,528), et au contraire un déficit de naissances (64,812) et de mariages (20,636).

M. Boudin termine le chapitre intéressant de la géographie botanique en discutant les opinions relatives aux maladies causées par l'altération des céréales, principalement l'ergotisme et la pellagre. Pour lui, comme pour bien des auteurs, il n'est nullement démontré que l'étiologie de la pellagre soit liée exclusivement à l'usage du maïs.

L'étude de la distribution géographique des animaux fournit à M. Boudin l'occasion de traiter plusieurs questions économiques analogues à celles du chapitre précédent; nous n'y insisterons pas. Il décrit dans le même livre les maladies parasitaires, insistant plus particulièrement sur celles qui sont endémiques à telle ou telle contrée.

M. Boudin a consacré de nombreuses pages à étudier et à décrire les effets de la foudre ; il semble même avoir eu une prédilection particulière pour ce sujet, car il s'en est occupé à plusieurs reprises. Si l'on rapproche ce que ces effets ont souvent d'étonnant, de merveilleux, d'un certain côté de l'esprit de M. Boudin, on comprendra peut-être cette préférence. Il va sans dire que son étude abonde en faits curieux, en considérations du plus haut intérêt, et qu'elle est certainement la plus complète qui existe sur cette matière.

La seconde partie du livre de M. Boudin est riche en problèmes sociaux ; il y a posé, en effet, les bases des plus hautes questions qui sont aujourd'hui à l'ordre du jour. Composition et mouvement de la population comprenant des statistiques relatives aux mariages, à la fécondité, aux naissances, à la mortalité, à la vie probable, à la vie moyenne, à l'état moral; ethnographie de l'Europe; acclimatement, colonisation, croisement des races; distribution géographique des infirmités et des principales maladies endémiques ou épidémiques : tels sont les sujets qu'il a étudiés successivement, et pour lesquels il a dû réunir toutes les aptitudes et toutes les connaissances du statisticien, de l'économiste, de l'anthropologiste, de l'hygiéniste, du médecin. Ces diverses questions se divisent et se subdivisent en un grand nombre d'autres qui ont chacune leur intérêt et leur importance ; nous ne pouvons suivre M. Boudin dans l'étude et la discussion qu'il leur consacre; nous ne pouvons que mentionner quelques-uns des grands faits généraux qu'il a établis; tels sont : à côté de l'influence pathogénique du climat, l'influence de la race et de la nationalité; le cosmopolitisme de la race juive en opposition avec l'inaptitude des autres races à s'adapter à tous les climats, de l'Européen, par exemple, à s'acclimater aux pays tropicaux, de la race nègre à se perpétuer dans le nord de l'Afrique, et même dans un grand nombre d'îles comprises dans les régions tropicales, etc.; comme conséquence du fait précédent, l'impossibilité, dans des cas déterminés, de fonder des colonies durables, par exemple pour les Français de coloniser l'Algérie ; l'insuffisance du croisement des races à produire l'acclimatement; — parmi les lois de l'endémicité, l'influence de la latitude, de la longitude et de l'altitude sur les limites des régions où règnent certaines maladies, par exemple la diminution croissante des ravages de la phthisie pulmonaire à mesure qu'on s'éloigne vers le nord à partir du 44e degré de latitude en Amérique, et du 58e en Europe ; le parallélisme de certaines maladies endémiques (hépatite et

dyssenterie, goître et crétinisme), et l'antagonisme d'autres affections, de la phthisie et des fièvres palustres, par exemple ; la période de latence de quelques maladies en vertu de laquelle elles peuvent se manifester des mois entiers et même des années après l'abandon du foyer endémique, etc., etc. Plusieurs de ces résultats sont sans aucun doute contestables, et quelques-uns ont été contestés ; mais ils n'en montrent pas moins l'étendue, l'importance, le mérite des recherches de M. Boudin, et leur simple énumération rend compte de l'autorité qu'il a acquise, et que nous voyons invoquer tous les jours dans la discussion des grandes questions d'hygiène sociale.

Nous avons expliqué plus haut les raisons qui, parmi les œuvres de M. Boudin, nous ont fait nous arrêter tout d'abord et longuement à son *Traité de géographie médicale.* Si nous suivions l'ordre chronologique, nous aurions à enregistrer un grand nombre de travaux qui se rattachent presque tous au grand ouvrage que notre regretté confrère avait conçu depuis longtemps, et dont il avait même publié un essai dès 1843 ; les développements dans lesquels nous sommes entré jusqu'à présent nous dispensent de nous arrêter à ces publications. Nous ne ferons non plus que mentionner divers travaux sur la ventilation et le chauffage des édifices publics, sur des études de pathologie comparée, sur le système des ambulances des armées française et anglaise, sur le recrutement des armées, sur l'hygiène militaire comparée des armées de terre et de mer, etc. etc. ; nous avons hâte d'arriver à un autre travail, publié en 1842, où l'hygiéniste fait place au pathologiste, et qui nous servira aussi de transition entre l'homme d'étude et le praticien : nous voulons parler du *Traité des fièvres intermittentes, rémittentes et continues des pays chauds et des contrées marécageuses.*

Plusieurs voyages dans des pays de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Grèce (expédition de Morée), où les fièvres paludéennes sont endémiques, et un séjour de quelques années en Algérie et au lazaret de Marseille, avaient mis M. Boudin en position de recueillir par lui-même un grand nombre de faits, et lui ont ainsi permis de faire un travail vraiment original ; son esprit investigateur n'aimait pas à suivre les sentiers battus. Le traité des fièvres comprend deux parties : dans la première, M. Boudin a cherché à établir les propositions suivantes : le mot *fièvres intermittentes* explique très-mal les manifestations morbides qui résultent de l'action des marais, puisque ces manifestations revêtent parfois une forme larvée

ou le type continu; les expressions *intoxication des marais*, *affections limnhémiques*, rendent beaucoup mieux ces mêmes manifestations en résumant la cause, la nature et le véritable siége de la maladie; — l'absorption de la matière des marais appelée *miasme* constitue l'intoxication paludéenne, quels que soient la forme, le type, le nom de la manifestation pathologique, et est ainsi la cause de la maladie, les influences climatériques ou autres n'en étant que l'occasion; — les affections paludéennes s'éloignent d'autant plus du type intermittent pour se rapprocher du type continu que les latitudes où les saisons sont plus favorables au dégagement du miasme des marais, et le degré de cette tendance vers le type continu est en rapport direct avec l'intensité de l'intoxication du sang; — la peste, le choléra, la fièvre jaune se rapprochent, par une identité de nature, des affections limnhémiques; la variété des formes sous lesquelles se manifeste l'intoxication paludéenne tient probablement à des modifications dans la nature même du miasme par suite de la spécialité du règne organique propre à telle saison, à telle latitude; — il existe un antagonisme remarquable entre l'intoxication paludéenne et la diathèse tuberculeuse; — les affections limnhémiques ne sont ni des névroses ni des phlegmasies, mais des déviations ou altérations du sang, se phénoménisant sous les formes et les types les plus variés avec localisation phlegmasique ou nerveuse sur telle ou telle partie de l'organisme, suivant mille circonstances dépendant des dispositions individuelles ou du miasme absorbé.

Dans la seconde partie de son livre, M. Boudin a posé les règles et montré l'efficacité de la médication arsenicale contre les affections paludéennes. Ses recherches sur ce point sont trop connues pour que nous ayons besoin d'y insister.

Mais ce n'est pas seulement l'arsenic qui a fait ainsi de sa part l'objet d'études cliniques : dans sa longue pratique, il a expérimenté la plupart des médicaments les plus actifs, c'est-à-dire les poisons. La conclusion qu'il a tirée de ses nombreuses expériences, c'est qu'il existe très-peu de médicaments sur l'action desquels on puisse sûrement compter. Aussi n'en employait-il qu'un très-petit nombre : l'opium, l'ipéca, l'émétique, le sulfate de soude, le mercure et l'iode, le sulfate de quinine ou l'arsenic composaient à peu près tout son arsenal thérapeutique, et il va sans dire que ses malades s'en trouvaient bien. Il joignait aussi à une grande sûreté de diagnostic ce coup d'œil du praticien observateur qui s'acquiert par une longue

expérience, et qui est si utile pour juger de la terminaison probable d'une maladie. Ces qualités, qu'il possédait à un haut degré, la réserve qu'il mettait à médicamenter, réserve qui n'excluait pas une médication prompte et énergique quand l'indication était franche et précise, faisaient de M. Boudin un excellent praticien, et nous ne doutons nullement que s'il eût eu un service clinique dans un hôpital civil, au lieu de l'avoir dans les hôpitaux militaires, il n'eût rendu de grands services à plusieurs générations d'étudiants et ne fût devenu l'un des médecins consultants les plus recherchés.

Nous avons parlé en commençant de l'activité d'esprit de M. Boudin; cette activité se traduit, outre les travaux dont nous avons déjà parlé, par de nombreux mémoires présentés par notre confrère à l'Académie des sciences, à l'Académie de médecine, à la Société d'anthropologie, ou publiés dans les divers recueils périodiques dont il était le savant collaborateur; notons parmi ces recueils les journaux de médecine militaire, les ANNALES D'HYGIÈNE ET DE MÉDECINE LÉGALE, la GAZETTE MÉDICALE, etc. Nous ne saurions nous arrêter à tous ces mémoires; nous désirons appeler plus spécialement l'attention sur les travaux de notre confrère pour la Société d'anthropologie, et sur la part qu'il a prise au développement rapide de cette Société, dont il a été l'un des membres les plus actifs et l'un des premiers présidents.

Plusieurs de ces travaux avaient déjà trouvé place dans son *Traité de géographie médicale*, mais ils ont été présentés avec de nouveaux développements et ont soulevé des discussions extrêmement intéressantes qui ont éclairé divers points encore obscurs; citons, entre autres, les mémoires sur le non-cosmopolitisme des races humaines, la pathologie comparée des races, les résultats ethnologiques du recrutement de l'armée, le suicide chez les divers peuples, différentes questions relatives à l'acclimatement dans les pays tropicaux, l'action de la foudre sur l'homme, les chorées épidémiques de Madagascar, d'Italie et d'Abyssinie, etc. Parmi les nouvelles questions soulevées par M. Boudin, la plus importante a été sans contredit celle des effets de la consanguinité, question vivement débattue, non-seulement au sein de la Société d'anthropologie, mais dans la presse scientifique. La doctrine de M. Boudin est assez connue, surtout des lecteurs de la GAZETTE MÉDICALE, pour que nous puissions nous dispenser ici de la développer.

Nous n'avons fait qu'énumérer quelques-uns des travaux dont notre confrère a enrichi les bulletins et les mémoires de la Société

d'anthropologie; il est peu de discussions auxquelles il n'ait pris part, et sa grande érudition lui donnait une autorité qui ne saurait être révoquée par personne. M. Boudin aimait avant tout la vérité, il se passionnait même pour elle, il éprouvait en la défendant comme une sorte d'ardeur fiévreuse; ce sentiment, joint à ce qu'a d'aride la méthode numérique qui a toujours été en ses mains une arme si puissante, donnait à son argumentation une forme brève, concise, sèche, parfois acerbe. Mais jamais idée malveillante n'a pénétré dans son esprit; ses adversaires en étaient bien convaincus, et nous n'avons été nullement surpris de les voir s'empresser de rendre le dernier hommage à celui qui les avait combattus.

M. Boudin a eu deux ambitions : un fauteuil à l'Académie de médecine, une place dans le conseil de santé des armées; la double déception qu'il a éprouvée a contribué sans aucun doute à diminuer sa force de résistance à la maladie à laquelle il a succombé

Les titres de notre confrère à l'Académie étaient, de l'avis de tout le monde, incomparablement supérieurs à ceux d'aucun de ses concurrents, et nous connaissons même tel de ceux-ci qui consciencieusement lui aurait donné sa propre voix. Mais il paraît que la porte des Académies ne s'ouvre pas devant le mérite seul, et que bien d'autres influences forment un puissant contre-poids aux titres vaillamment acquis. M. Boudin a fait peu de frais pour obtenir l'appui de ces influences, et il a échoué. On a invoqué aussi contre lui certaines idées qu'il professait à l'endroit du spiritisme. M. Boudin avait la foi, et des principes qu'il admettait ainsi sans discussion il déduisait des conséquences qui, pour paraître logiques, du moins à son point de vue, ne laissaient pas de l'entraîner beaucoup trop loin. Mais est-il besoin, quand il s'agit de peser des titres scientifiques, de scruter les croyances intimes et de sonder les profondeurs de la conscience? Nous devons rappeler à ce sujet un article où le rédacteur en chef de la GAZETTE MÉDICALE, avec cette indépendance qu'il a su toujours conserver, a vengé M. Boudin de l'ostracisme dont l'Académie l'a constamment frappé. Notre confrère a eu encore pour le venger l'opinion publique, et nous entendons encore tous les jours manifester le regret que celui dont on invoque si souvent l'autorité à la tribune académique n'ait pas été appelé à développer lui-même, du haut de cette tribune, les idées qu'on lui emprunte.

Nous ignorons quelle était la valeur de M. Boudin comme administrateur. Il est permis de croire cependant que, médecin en chef des

hôpitaux militaires durant une trentaine d'années, il avait acquis de l'expérience dans le service administratif; le médecin en chef de l'armée d'Italie devait avoir fait ses preuves à ce sujet. Pourquoi donc notre confrère n'est-il pas arrivé au conseil de santé? Probablement pour les mêmes causes qui l'ont tenu éloigné de l'Académie. Pour qui a bien connu M. Boudin, il est évident qu'il a conquis plus de sympathies parmi ceux qu'il pouvait obliger que parmi ceux dont il pouvait attendre des services. Ceci nous conduit à quitter le savant pour dire un mot de l'homme; c'est par là que nous finirons cette trop courte notice.

M. Boudin avait un abord froid, sévère; son regard très-mobile prenait parfois une fixité qui embarrassait son interlocuteur. La première impresion qu'il produisait n'était pas en sa faveur; on ne se sentait pas attiré vers lui. Mais quand on pénétrait davantage dans son intimité, on était presque étonné de trouver sous cette apparente froideur une nature des plus obligeantes, un cœur des plus affectueux. Il aimait les jeunes gens; il s'intéressait à leurs études, à leurs travaux, à leur avenir; il leur donnait de sages avis; il leur témoignait parfois une sollicitude toute paternelle. Il ne savait rester indifférent, même à l'égard de ceux qui avaient encouru ses reproches, et on l'a vu, obligé de sévir contre un jeune médecin, lui assurer à son insu une belle position dans la ville où il devait exercer. M. Boudin n'a donc pas que des titres scientifiques à offrir aux suffrages de la postérité; il joignait aux qualités du savant celles de l'homme de cœur, et il vivra longtemps, sous cette double image, dans le souvenir de ceux qui ont pu connaître de près et apprécier l'étendue de ses connaissances en même temps que sa nature droite, bienveillante et généreuse.

FIN.